

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les Herbes rouges... jusqu'à François Charron

Pierre Nepveu

Number 11, September 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40357ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nepveu, P. (1978). Les Herbes rouges... jusqu'à François Charron. *Lettres québécoises*, (11), 38–40.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les Herbes rouges . . . jusqu'à François Charron

La persévérance des *Herbes rouges*, après plus d'une soixantaine de numéros et huit ans de publication, force l'admiration. La revue (il faudrait plutôt parler d'une petite maison d'édition) de François et Marcel Hébert continue d'être un des foyers majeurs de la jeune poésie québécoise : un foyer controversé certes, parfois ignoré, critiqué et critiquable, représentatif en tout cas d'une partie de la nouvelle génération poétique et de ce qu'il y a en celle-ci de plus caractéristique : un goût marqué pour les ouvrages théoriques, de David Cooper à Roland Barthes en passant par Hélène Cixous, le refus de tout lyrisme et de tout sentimentalisme, un penchant pour l'ironie et même le sarcasme. Il n'y a pas une poésie des *Herbes rouges*, et il suffit de lire à la suite François Charron, André Roy, André Gervais et Normand de Bellefeuille pour s'en rendre compte ; mais ces pratiques très diverses gravitent autour d'un même esprit qui tient d'une part sans doute à la personnalité des deux directeurs, mais aussi et surtout à des lectures communes, à une même critique de l'humanisme traditionnel, à une même philosophie matérialiste.

On n'a peut-être pas assez réfléchi sur le fait que la génération des *Herbes rouges* vient immédiatement après la plus prestigieuse des générations poétiques qu'ait connues le Québec. C'est mal connaître l'évolution des formes poétiques que de croire que cela n'a pas d'importance et ne détermine pas d'emblée certaines attitudes et certaines pratiques des jeunes poètes. Lapointe, Giguère, Hénault n'avaient derrière eux aucun modèle québécois auquel se rattacher ou au contraire s'attaquer : il s'agissait pour eux d'adapter à notre expérience une tradition poétique venue d'ailleurs. Seul Alain Grandbois et, négativement, Saint-Denis-Garneau ont constitué pour plusieurs poètes de la même génération l'amorce d'une tradition québécoise. Mais l'exemple de Grandbois restait un cas singulier, qui valait surtout dans la mesure où il ouvrait au maximum le champ des possibilités. Grandbois a été pour la génération de l'Hexagone une invitation à la liberté, la révélation d'une multiplicité de voies désormais pensables.

Le poète des *Herbes rouges* (j'inclus ici tout aussi bien les Lucien Francoeur, Denis Vanier, Yolande Villemaire, et même Nicole Brossard, qui n'a jamais publié dans la revue mais dont l'oeuvre y pèse très lourd) a derrière lui tout un groupe de poètes de premier ordre, qui ont poussé jusqu'à un maximum de perfection certains types de poésie. Il n'est pas du tout futile de se demander s'il est encore possible, pour l'instant du moins, d'écrire un long poème lyrique après la

Suite fraternelle de Jacques Brault ; je pense que Brault lui-même confirme cette quasi-impossibilité, comme le démontrent amplement les recueils qui ont suivi *Mémoire* et qui s'orientent vers d'autres formes. De même, que peut-on faire de neuf dans la veine d'« Héritage de la tristesse » ou de « l'Octobre » de Miron ? Il n'y a pas de meilleur exemple à cet égard que celui de Chamberland : *Terre Québec*, paru en 1964, marque une fin plutôt qu'un commencement. La tradition mironienne y montre déjà des signes de fatigue, le ton s'exacerbe, les images sont un peu trop chargées, le langage devient incapable de cette simplicité qui crée de si beaux contrastes dans les grands poèmes de Miron. Chamberland a été assez lucide pour réagir, dans *l'Afficheur hurle*, mais cette réaction même n'a pas suffi et l'on connaît la suite de l'évolution de Chamberland.

Ces exemples parmi d'autres indiquent assez qu'il ne faut pas s'en tenir à la seule transformation du contexte politique pour expliquer les changements que connaît la poésie québécoise depuis une dizaine d'années. Il y a une dynamique des formes et des genres, il y a des voies qui deviennent saturées : on ne fait pas deux fois *le Vierge incendié* ni *l'Homme rapaillé*. Que tant de poètes des *Herbes rouges* n'écrivent plus en vers mais dans une prose qui ne se veut d'ailleurs pas particulièrement poétique (voir Serge Gauthier, Normand de Bellefeuille, Philippe Haeck) semble indiquer que le vers libre lui-même, utilisé sous de très nombreuses formes par la génération de l'Hexagone, pose certains problèmes ; même lorsqu'on l'utilise, on ne le fait la plupart du temps qu'en lui tordant le cou, en brisant en lui tout ce qui pouvait en faire un instrument « poétique » : unité rythmique du vers, découpage expressif ou évocatoire, etc. Ainsi, Roger Desroches dans un poème intitulé « Conversation pièces » :

(« . . . Souvent rien de plus que cette délicieuse, ou le quotidien moins bête après tout
ou lait devenu café entre tes mains . . . »)

— Et mon corps-là
réfrence, bataille de folles,
elle insiste qu'il y a des coins où la poussière
n'a pas été enlevée »¹

Cet exemple est d'ailleurs révélateur à au moins un autre titre : l'insertion de bribes d'un langage très parlé, de « morceaux de conversation » est un phénomène assez nouveau, guère concevable en 1955 ou 60.

À propos des *Herbes rouges*, on insiste d'ordinaire sur la rupture qu'elles instaurent par rapport à la poésie précédente. Mais il faut se rappeler que plusieurs de ces poètes se perçoivent aussi en continuité avec Gauvreau et Paul-Marie Lapointe (limité au *Vierge incendié*). Toutefois, il faut bien reconnaître que cette insertion dans une certaine tradition poétique reste superficielle, plus idéologique que proprement poétique. En fait, aucune pratique poétique de la génération de l'Hexagone n'est aussi saturée que celle-là : il n'est guère possible d'aller plus loin que Gauvreau, ni même que le *Vierge incendié*. Les références à ces deux aînés surréalistes/automatistes ne se font en réalité qu'à travers un réseau de textes théoriques contemporains axés sur le corps et le désir (Barthes, Cooper, Lyotard, etc.). Et les textes des *Herbes rouges* ressemblent fort peu formellement à ceux de Lapointe et de Gauvreau. Le travail sur les signifiants d'un André Gervais (*L'instance de l'ère*) :

*sa machine agricole alitée rature (allie tes ratures) de
telle phrase horizon*

*d'ées à pliant de voyages (voix à je)
les sillages (laisse ille à je) et leurs éveils
ire des ées à scansion dispollenible²,*

n'a guère de points communs avec les recherches de Gauvreau ; s'il y a une filiation ici, c'est plutôt celle de *Finnegans Wake*.

À cet égard, il est permis de s'interroger sur le caractère somme toute limité des références littéraires repérables dans les *Herbes rouges*. Ce qui frappe surtout, c'est la nature beaucoup plus théorique ou philosophique que poétique de ces références. Cela suffirait déjà à distinguer ces poètes de ceux de la génération précédente, peu préoccupés en général par les questions théoriques. Sauf exception (André Roy par exemple), on ne trouve guère de traces d'une connaissance assez vaste de la poésie universelle. C'est une limite inquiétante, qu'il faut espérer plus apparente que réelle. Ce n'est pas être obscurantiste que de dire qu'il est plus important d'avoir lu Baudelaire, Hölderlin et Ungaretti que Roland Barthes ou David Cooper pour faire de la bonne poésie. Il est vrai qu'à cela, un poète des *Herbes rouges* répondrait que c'est précisément la limite entre travail théorique et travail poétique qu'il faut mettre en cause. Ce postulat sous-jacent à toute l'entreprise des *Herbes rouges* est, comme tous les postulats, à prendre ou à laisser. Mais on me permettra de penser que la confusion entre théorie et poésie est des plus fâcheuses, et qu'elle camoufle en réalité un impérialisme théorique qui ne peut s'exercer qu'aux dépens de la poésie.

* * *

Ces trop sommaires réflexions étant faites, il n'est pas dans mon intention de dresser ici un palmarès des *Herbes rouges* pour 1977 et 78. Mentionnons quand même l'impressionnante entrée en scène de Serge Gauthier (*Glottes*), dont les petits textes incarnent ce qu'il y a de plus valable dans le courant central de la revue :

*Le journal quotidien nous rase la toison sur la bouche,
scalpe dans le fruit mûr. Le scalpel officiel manie la pharmacie,
refoule aux toilettes où la blancheur des graffiti
suinte, signale, intolérable au travail. Cela revient, à même
les rues, les murs et les gencives, avec entêtement les
entrailles, comme une feinte en creux sous l'ordre dur, par
la remontée en toutes lettres du rébus.³*



Voilà une écriture qui vibre, qui fait preuve de vigueur et de sens du concret.

On s'arrêtera plutôt à un nom qui présente ce curieux paradoxe d'être à la fois l'une des têtes d'affiches des *Herbes rouges* et l'un des poètes les plus injustement méconnus de sa génération : François Charron. Il est possible que Charron ait parfois desservi sa propre cause : l'image du jeune poète iconoclaste parodiant méchamment des poètes de la génération de l'Hexagone (cf. *Littérature / Obscénités*), celle du militant récitant sa propagande révolutionnaire, tout cela a fait oublier que Charron écrit vraiment et qu'il peut être un poète remarquable. En fait, on constate avec étonnement que le meilleur de son oeuvre a passé presque inaperçu. Qui a parlé de *Persister et se maintenir dans les vertiges de la terre qui demeurent sans fin*, publié à l'Aurore en 1974, l'un des meilleurs recueils de la nouvelle poésie, l'un des seuls à offrir une alternative poétique valable à celle de l'Hexagone ? Ainsi ce fragment :

*écoutez ce qui vient nous alimente et nous
continue dans la fragilité des lignes et du
silence accentué des pentes et des collines
et la lumière a ses creux ses reliefs troués
trouant la vision nous révélant la difficulté
à voir entre les choses à le formuler autrement
que le passage cent fois répété et nous
mêmes divisés incapables de soutenir le
fonctionnement des reflets mal joués
comprimés coagulés dans les conduits
où la parole a perdu tout appui toute
dimension dans le visible⁴*

Ce n'est pas, quoi qu'on pense, de la prose découpée en vers ; Charron développe ici un usage original du vers libre, il réussit, sans faire éclater celui-ci, à lui donner une extraordinaire plasticité, à l'arracher à tous ses stéréotypes syntaxiques que lui a légués le surréalisme (le vers libre d'Éluard en étant le modèle le plus connu et le plus pratiqué). Chose frappante, Charron se situe alors dans une certaine tradition, mais qu'il renouvelle et adapte à sa manière.

Il le fait de façon encore plus convaincante dans *Du commencement à la fin*, paru en 1977 aux *Herbes rouges*. Ici encore, aucun effet tapageur, aucune désarticulation, pas de

jeux de mots faciles, mais une longue suite de fragments au phrasé on ne peut plus juste et qui constituent une sorte de méditation sur la praxis, sur l'interaction toujours nouvelle, toujours exigeante, de l'homme et du réel. Charron est ostensiblement marxiste. Et après ? L'orthodoxie chrétienne, de Dante à T.S. Eliot, a-t-elle empêché la naissance en son sein d'une multitude de grandes oeuvres ? Pourquoi l'orthodoxie marxiste, surtout si, comme plusieurs l'affirment, elle représente une nouvelle religion, n'en ferait-elle pas autant ? Il est clair que Charron n'aurait pu écrire *Du commencement à la fin* s'il n'était pas marxiste : sans cette idéologie sous-jacente, sans cette foi, ses textes n'auraient pas la continuité et l'unité qu'ils ont. Mais justement, cette unité n'est pas ici oppressive et totalitaire, elle est livrée au poème, à l'écriture :

*un autre versant une autre version
des hommes des voyages des lectures
un trouble qui se récite à même les entrailles
et les épaules marquées par la vie
une coupure grandiose un ébranlement
qui contient tous les lieux
nous oppose / nous compose sans sa motilité
permet de revendiquer les outils la lumière
réintégrer cette place (la nôtre) et travailler⁵*

Charron traditionaliste ? Presque, si on le compare à la plupart des autres poètes des *Herbes rouges*. Mais ne nous méprenons pas sur le sens de l'épithète ; il signifie d'abord que Charron a sans doute lu et écrit beaucoup de poésie pour

pouvoir en arriver là. Il ne pourrait écrire ce très beau vers : « Savanes infinies qu'on croyait éteintes pour toujours⁶ », s'il n'avait lu les poètes de l'Hexagone et plusieurs autres encore. Pas plus qu'il ne pourrait atteindre à cette limpidité de l'énonciation dans des vers comme :

*parmi le spectacle nos deux présences
arrachées sans retour
écoutant leur propre évanouissement dans
la fièvre de l'été⁷*

Je regrette de devoir utiliser ici une notion aussi vague que le « sens de la poésie ». Charron le possède indiscutablement. Mais ce sens-là se cultive, se raffine. Il permet simplement de ne pas confondre théorie et poésie, et de faire autre chose que de l'algèbre. Chant, drame, mythe : voilà ce que peut encore être le poème, disant « la dislocation des choses en soi », « la destination inconnue », parlant toujours « comme si l'horizon du verbe être se percevait/ enfin dans la nuit ».

Pierre Nepveu

1. Roger Desroches, « la Promenade du spécialiste », *les Herbes rouges*, no 54, août 1977, non paginé.
2. André Gervais, « L'Instance de l'ire », *les Herbes rouges*, no 56, octobre 1977, p. 18.
3. Serge Gauthier, « Glottes », *les Herbes rouges*, no 53, juillet 1977, p. 16.
4. François Charron, *Persister et se maintenir dans les vertiges de la terre qui demeurent sans fin*, l'Aurore, 1974, p. 48.
5. François Charron, « Du commencement à la fin », *les Herbes rouges*, nos 47-48, mars 1977, p. 45.
6. François Charron, *Persister . . .*, p. 25.
7. François Charron, « Du commencement . . . », p. 50.



ADRIENNE CHOQUETTE lue par SUZANNE PARADIS
ADRIENNE CHOQUETTE lue par SUZANNE PARADIS
ADRIENNE CHOQUETTE lue par SUZANNE PARADIS

L'analyse de l'œuvre d'Adrienne Choquette par Suzanne Paradis nous a donné cet extraordinaire essai qui se lit avec la tendresse et l'émotion de l'amitié.

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur

\$6.75

LES Presses Laurentiennes, inc.

\$6.75

1645, rue Notre-Dame (C.P.130), Notre-Dame-des-Laurentides, Québec Cxada G9A 2S0